



MINISTÈRE DE
L'ÉDUCATION NATIONALE

MINISTÈRE DE
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE



« CE QUE J'APPELLE OUBLI » Angelin PRELJOCAJ

Compte rendu réalisé par Yonnel DAVELOOSE (enseignant d'EPS) et Isabelle TROCELLIER (enseignante d'EPS) à partir du spectacle et de notes prises à l'occasion de la rencontre avec le chorégraphe Angelin PRELJOCAJ et l'écrivain Laurent MAUVIGNIER.

1/ Angelin PRELJOCAJ en quelques mots...

Angelin PRELJOCAJ est né en 1957, juste après la fuite de ses parents d'Albanie vers la France.

Il a débuté ses études de danse par l'apprentissage de la danse classique avant de s'orienter vers la danse contemporaine. Pour approfondir ses connaissances, Angelin PRELJOCAJ part à New York afin de travailler chez Merce Cunningham. De retour en France, il dansera avec la compagnie de Quentin ROUILLIER (Caen) puis celle de Dominique BAGOUET (Montpellier).

En 1984, Angelin PRELJOCAJ signe sa première chorégraphie, « Marché noir » et obtient le prix du Ministère Français de la Culture. Depuis 1985, il dirige la compagnie PRELJOCAJ, renommée par la suite Ballet PRELJOCAJ.

En 2006, Angelin PRELJOCAJ et sa compagnie se sont installés dans le Pavillon noir à Aix en Provence.

Il est considéré comme l'un des chorégraphes les plus importants de la danse actuelle. Son travail chorégraphique est très imprégné, dans son écriture, de l'histoire des ballets classiques, mais est néanmoins résolument contemporain.

2/ « Ce que j'appelle oubli » : le spectacle

Dernière pièce du chorégraphe créée en 2012 pour la Biennale de la Danse à Lyon : PRELJOCAJ a mis en mouvement le texte de l'écrivain Laurent MAUVIGNIER qui s'est inspiré d'un fait divers survenu à Lyon, dans lequel un jeune homme a trouvé la mort après avoir été roué de coups par des vigiles, pour avoir bu une bière dans le rayon d'un supermarché.

La forme du texte a passionné le chorégraphe qui s'en est emparé pour dénoncer cette violence ; il dit d'ailleurs « si la danse ne s'emparait pas de la violence du monde, ce serait indécent ».

Concernant le travail danse-littérature, Angelin PRELJOCAJ n'en est pas à son coup d'essai.

Sa première tentative date de 1995 avec la pièce « l'Anoure », qui s'appuie sur la nouvelle de Pascal QUIGNARD « La voix perdue ».

Puis, lors de la tournée de sa pièce Blanche Neige, A. PRELJOCAJ n'a plus de danseurs disponibles pour ses recherches, et se lance alors dans le pari de danser en solo en disant un texte, « le Funambule » de Jean GENET.

Le travail est proposé aux danseurs de la compagnie à leur retour, et A. PRELJOCAJ se met en quête d'un texte jusqu'à ce qu'il découvre le roman de Laurent MAUVIGNIER « Ce que j'appelle oubli ».

Ce dernier voit quelques extraits des répétitions et apprécie le travail chorégraphique fait à partir de son texte. Le spectacle prend forme autour d'un narrateur, le comédien Laurent CAZANAVE, et de six danseurs.

La pièce : trois parties

La première, correspond au contexte du drame ; le narrateur est le personnage principal qui débute la pièce par une phrase du procureur « tout ceci pour une bière » ; en arrière plan dans la pénombre, on voit le jeune homme dans son quotidien de rencontres jusqu'à ce qu'il croise les vigiles du supermarché.

On devine aisément la suite... La gestuelle est lente, précise, paraît simple même ; pourtant l'effet sur le spectateur est puissant : la peur, le sentiment qu'il va se passer quelque chose de grave est palpable.

Certains spectateurs, incommodés sûrement, quittent la salle.

Lorsque la question lui sera posée, lors de la conférence après le spectacle, A. PRELJOCAJ répondra en utilisant l'expression « réduire la voilure » ; ce qui veut dire qu'il ne voulait pas mettre trop de danse de peur de gêner le texte. Travailler le mouvement dans la retenue, pour y mettre de la puissance, était son parti-pris.

Une deuxième partie s'intéresse au drame ; le texte s'accélère, la gestuelle aussi.

On y voit des contacts, corps à corps explicites et manipulation d'un corps, celui de la victime, par les autres danseurs représentant les vigiles. Ce moment chorégraphique donne le sentiment que l'individu n'existe plus, que seul le corps devient le terrain de jeu de bourreaux déshumanisés.

Cette partie se termine par l'image réaliste, presque dérangeante ou dégradante d'une fouille au corps pendant la garde à vue.

On y dévoile ici l'intimité, pour mieux évoquer l'intime qui est une réelle volonté de l'auteur.

L'intime, qui sera décliné dans **une dernière partie**, où des souvenirs d'enfance de notre victime seront racontés pour mieux le connaître, faire en sorte qu'il ne soit pas, ou plus, anonyme.

Le comédien, narrateur à ce moment là, change de statut et se mêle aux danseurs, qui le portent, le soulèvent, l'emportent, le déplacent et le renversent sans qu'aucune bribe de texte soit inaudible. La prestation est superbe, tout comme la chorégraphie qui donne à voir des corps qui craquent, et se déforment sous la main des « bouchers » car c'est précisément le souvenir évoqué. Tout est lisible sans être narratif.

La pièce se termine par des interrogations sur la mort.

Le narrateur, par un changement habile de costume, a pris la place de la victime pour nous livrer ses pensées, ses doutes avant son dernier souffle.

La salle marquera un temps d'arrêt avant d'applaudir.

3/ La conférence avec A. PRELJOCAJ et L. MAUVIGNIER à l'issue du spectacle

L'auditorium se comble rapidement ; certains sont assis par terre...

C'est A. PRELJOCAJ qui prendra la parole le premier, pour dire son émotion de voir pour la première fois sa pièce jouée dans un grand théâtre ; elle avait été jouée auparavant au théâtre des Célestins à Lyon, qui est, pour lui, une « bonbonnière ».

Laurent MAUVIGNIER confirmera cette impression en disant qu'il est heureux de la rencontre danse et littérature.

Une remarque d'une spectatrice : « ce soir dans la salle, il n'y avait pas de spectateurs mais des citoyens et citoyennes ; à la fin de la représentation, elle avait hésité à applaudir... »

L. Mauvignier reprend alors une phrase du texte: « Dans quel monde vivons -nous ? »

Il précise qu'il est d'abord écrivain avant d'être engagé, mais qu'un spectacle c'est aussi fait pour « donner une petite claque ».

La question lui sera posée un peu plus tard dans la conférence sur le choix de ce fait divers et il répondra que c'est un lien entre, avoir entendu le drame à la radio, et avoir lu une affiche qui lui a donné la phrase « ce que le procureur a dit... » ; cela constitue le point de départ du roman. Il n'y a pas de recherche journalistique spécifique autour du fait divers.

Dans la seconde partie du texte, la volonté de l'auteur est de construire la vie du personnage ; de parler de l'intime, de l'enfance... « d'inscrire l'intime dans le social... », afin de mettre une personne devant/derrière le drame.

A. PRELJOCAJ précisera que si des événements comme celui-ci arrivent c'est que, quelque part, la société l'autorise.

Une question sur la partition musicale de la pièce car on sait que A. PRELJOCAJ aime travailler sur des œuvres classiques, et qu'aujourd'hui, danser sur un texte, c'est un travail différent.

Le chorégraphe rappelle que dans son parcours, il a déjà mélangé danse et texte, avec les œuvres de Pascal Quignard (La voix perdue) ou Jean Genêt (Le Funambule) et que son intérêt s'est porté sur le fait de danser et dire le texte sur scène.

Tout est construit au service du texte : la bande musicale, qui donne une ambiance pesante, dangereuse, la lumière qui joue sur le contraste clair-obscur, et les mouvements qui sont dans la retenue pour y traduire une immense tension.

Comment les danseurs ont-ils vécu ce travail ?

A. PRELJOCAJ répond que les danseurs de la pièce sont exceptionnels, et que le véritable travail s'est opéré entre eux et le comédien, qui danse dans la dernière partie, alors que ce n'est pas du tout sa spécialité ; mais qu'il a travaillé autant que les danseurs pour la prestation.

Quelles sont les parties du texte retenues ?

Prejlocaj répond qu'il a quasiment utilisé tout le texte mais qu'il a travaillé sur des parties inconscientes du texte, sur de « l'infratexte », avec des inversions parfois, en accord avec l'auteur.

Il cite Mozart qui associait « les notes qui s'aiment » pour créer ses partitions. Dans sa recherche chorégraphique, A. PRELJOCAJ a eu pour objectif de trouver « quels gestes les mots de Laurent Mauvignier cherchaient ».

Ce dernier dira du travail du chorégraphe « qu'il y a quelque chose d'infiniment juste dans les mouvements, que rien n'est illustratif, que les gestes sont durs mais avec une infinie douceur ». Lui, a écrit un texte précis et la gestuelle l'est tout autant.

Pour conclure :

Ce chorégraphe qui aime alterner les styles nous aura encore enchanté avec cette nouvelle pièce. Lorsqu'il nous dit, à propos de ce spectacle, "Je veux faire un pas de plus pour entremêler écriture littéraire et écriture chorégraphique", nous ne pouvons que constater qu'il a réussi.

Yonnel DAVELOOSE, Isabelle TROCELLIER.